

PRÉFACE

J'ai consacré une partie de ma jeunesse à des recherches sur la francophonie en littérature, d'abord à l'Université, dans le cadre d'un doctorat à la Sorbonne. Après la censure d'un de mes articles par le Conseil national du livre, puis par le comité scientifique en charge de le relire et enfin par ma directrice de thèse qui coordonnait l'ouvrage, je fus contraint, en 2014, d'arrêter ma thèse, puisque je n'étais pas autorisé à y soutenir mes analyses (dans cet article, j'étudiais le rapport de l'écrivain algérien Kateb Yacine à la littérature française, notamment tout le travail de réécritures rimbaldiennes).

J'ai donc poursuivi mes recherches en dehors de l'Université, en reprenant à nouveaux frais la généalogie d'une notion critique alors elle-même mise en crise. « QU'EST-CE QUE LA FRANCOPHONIE ? » était en effet notre grande question de littérature,

Préface

mais la profusion de discours autour d'un terme dont le sens se dérobaient avait fini par produire une forme d'inintelligibilité du concept, en grande partie due à l'impossibilité, théorisée et affirmée, de produire de l'historicité, c'est-à-dire, ici, une histoire littéraire. Que voulait donc dire ce mot critiqué par beaucoup pour son « néocolonialisme » ? Comment penser ensemble les débats sur la « francophonie », ceux sur l'identité « française » dans lesquels ils s'inscrivaient en négatif, la révolution, la colonisation, le monde « postcolonial », les rapports entre centre et périphérie, la modernité poétique et politique, la langue française, l'oralité, le rap ?

Par la littérature, bien sûr. Et par la médiation du concept qui transcendait toutes ces questions : celui de barbarie. L'idée que j'avais éprouvée, c'est que la forme donnée aux « littératures francophones » nous renseignait, par son séparatisme même, sur un état antérieur du discours littéraire, dont le devenir dialectique traversait les divisions perceptives, nationales, critiques, bref politiques, qui fondent les corpus à l'intérieur de la langue française. À rebours du clivage, y compris postcolonial, entourant habituellement cette question, je réévaluais l'historiographie des rapports entre

Préface

« littérature française » et « littératures francophones » en dégageant leur généalogie commune (la tradition barbare) et en reformulant le terme « francophone » – je montrais qu’il voulait dire « barbare » et j’en tirais une théorie de la littérature. J’espérais alors amorcer une réflexion collective apaisée autour d’une autre histoire littéraire, synthèse entre mémoires nationale et postcoloniale, plus à même de répondre aux enjeux politiques et pédagogiques actuels.

J’ai tenté dans un premier temps de faire passer cette idée par la voie des publications scientifiques et le jeu des comptes rendus. Pour contourner le verrouillage idéologique universitaire auquel je me confrontais, je tirais ensuite de mes travaux un petit ouvrage intitulé *Francophonie : une généalogie barbare*, que je destinais aux maisons d’édition et aux responsables politiques en charge de l’enseignement de la littérature en France. Une nouvelle fois sans succès. J’ai pu cependant vérifier, grâce à plusieurs réceptions honnêtes et enthousiastes venant du monde académique (d’ailleurs surtout hors de France) ou intellectuel, que l’idée qui m’avait traversé pouvait avoir un destin en dehors de l’Université française, ce qui m’imposait quelques devoirs.

Préface

Il se trouve que la thématique barbare a récemment ressurgi dans l'espace public, précisément en convoquant – et détournant – la figure de Kateb Yacine, via une offensive critique du mouvement décolonial français, qui bénéficia de larges relais médiatiques. Quand j'ai appris la parution de *Rester barbare* de Louisa Yousfi (La Fabrique, 2022), j'ai d'abord pensé que cette idée barbare, parce qu'elle exprime et formalise le mouvement réel de l'histoire politique et poétique, réapparaissait cependant ici, comme je pouvais le pressentir, dans sa fausse conscience postcoloniale, c'est-à-dire encore séparatiste, qui est, sur ces questions, la forme idéologique dominante à l'Université et dans le monde intellectuel et éditorial.

Pour le dire simplement : le séparatisme à l'œuvre, hautement affiché et revendiqué, dans cette affirmation postcoloniale de la barbarie littéraire, qui décalque le séparatisme politique indigéniste (même si Houria Bouteldja a ensuite, dans *Beaufs et barbares*, invoqué une synthèse politique entre « barbares » et « beaufs », « beaufs » étant en réalité déjà le mot utilisé pour barbariser le prolétariat français), me semble désormais le principal obstacle à une compréhension authentiquement dialectique d'une histoire de la barbarie

Préface

poétique dont nous avons posé les premiers jalons, de Jean-Jacques Rousseau au rap français.

Qu'est-ce en effet que le rap, du moins vu de France ? De la barbarie poétique, oui, mais pas strictement postcoloniale, comme le promeut Louisa Yousfi. Plutôt, en premier lieu, la forme artistique barbare produite par la modernité historique, géopolitique et linguistique de la France sous *imperium* américain, également par la technologie vocale et musicale de l'époque, s'offrant bien davantage en synthèse, par la force des choses peut-être « post-coloniale » (avec le tirt chronologique), éventuellement nationale (le « rap français » est dans toutes les bouches et additionne, en les unifiant, toutes les singularités territoriales qui le composent), voire même « francophone » au sens minimal d'aire géographique et linguistique (la question d'une appellation « rap francophone » revenant régulièrement).

Mais surtout, le rap perpétue un code poétique barbare que je fais remonter à Rousseau, puisqu'il exacerbe, dans sa forme pure, les trois attributs d'une proposition littéraire barbare bien comprise : altérité, oralité et authenticité. Il y a donc un lien souterrain entre Booba, Céline et Rimbaud, que certains ont déjà mis en évidence (à commencer

Préface

par Booba lui-même avec son souvenir scolaire du « Dormeur du val ») et nous voyons pour notre part très bien le rapport entre Jean-Jacques Rousseau et Pascal Azu'Simba, dit Despo Rutti puis Majster, chez qui nous sommes sensibles, entre autres choses, dans l'itinéraire de retour à une authenticité plus naturelle (la transparence radicale, l'amour, la communauté humaine), à des énoncés de vérité allant jusqu'à l'anti-argent, ce qui le barbarise plus encore dans le rap actuel (« Incompris comme Despo », disait déjà Niro dans « Que du vécu »).

Il y a en effet une dialectique interne au code barbare, qui s'est amplifiée et accélérée avec le rap, frappant d'inanité ou d'obsolescence les propositions ne répondant pas, ou plus, à ses impératifs, notamment celui d'authenticité. À cet égard, les propositions « barbares » de PNL ou Booba expriment d'une façon désormais classique un canon en effet postcolonial fort bien compris et plébiscité par l'époque, d'autant qu'elles ne sont jamais que l'apologie, certes la plus subtile, la plus justifiable, la plus romantique, la plus spleeneuse, la plus léchée – de la marchandise. Mais la barbarie poétique, nous le verrons, fut, dès son origine, la mise en branle, dans l'individu moderne, du procès de *valorisation*.

Préface

Voici donc comment non pas « imaginer un destin littéraire au rap français », comme le suggère Louisa Yousfi, mais retrouver, à travers la grande tradition barbare, le code poétique qui coule en lui. Renouer le fil historique barbare à l'intérieur de la sphère civilisationnelle et linguistique franco-francophone, c'est, en se défaisant des catégories critiques de la domination, comprendre que la tradition barbare-francophone est généalogiquement intégrée à la littérature « française » et ainsi ressentir, dans toute sa profondeur, le drame poétique qui fut celui de Kateb Yacine au moment de l'indépendance algérienne. Il y a là matière, comme l'écrivait le poète dans *Nedjma*, à « vérifier nos origines pour réaliser un bilan de faillite, ou tenter une réconciliation ».

Ce livre entreprend de refaire la généalogie d'une question d'histoire littéraire qui, parce qu'elle réfléchit le fonctionnement politique et impérial d'une nation dont le rapport à l'altérité se résout précisément dans la littérature, exige un consensus critique et historiographique plus juste.

Vabre, avril 2025